

Marc-Antoine K. Phaneuf

*Les petites annonces – objets poétiques & design vernaculaire (2009)*

**1. Pourquoi vous intéressez-vous à la forme collection pour cette œuvre, mais aussi pour d'autres?**

La grande majorité de mes œuvres artistiques et littéraires sont des collections parce que j'aime le regard que cette posture permet sur les objets. En accumulant, on crée nécessairement un système par lequel l'on peut comparer divers éléments, en observer les maintes ressemblances et différences, et constater la nature même d'un objet. Pour les annonces de babillard, la collection allait de soi, comme le tableau d'affichage est déjà l'assemblage d'une multiplicité d'éléments.

Je travaille souvent avec la collection, la liste et autres procédés d'accumulation puisque dans bien des cas, je peine à faire des choix. Il me serait apparu beaucoup plus difficile de trouver quatre ou cinq annonces particulièrement incroyables, que d'en montrer, comme je le fais dans cette œuvre, un échantillonnage plus large qui en déploie les possibles, tout en soulignant l'aspect ordinaire et indénombrable de ce type d'objets.

Il y a une dimension jubilatoire dans l'acte de collectionner : on cherche toujours le morceau qui manque à la collection. C'est ce plaisir vif de la trouvaille qui m'a porté à développer ma collection d'annonces de babillard. Le plaisir était d'abord fortuit, très simple et anarchique. Le début d'une collection est toujours lié à un apprentissage initial relatif aux objets convoités, la fascination se nourrit de nouveauté. Et puis alors que ma collection grandissait, la quête s'est complexifiée : il devenait de plus en plus difficile de trouver des morceaux suffisamment raffinés pour intégrer le lot déjà amassé. Plus la collection croît, plus il y a de possibilités de doublons – surtout avec un objet aussi usuel qu'une annonce de babillard.

**2. D'où vient votre intérêt pour les petites annonces et pourquoi vous y êtes-vous intéressé dans une œuvre?**

Cela a commencé par un hasard total : j'étais en vacances avec des amis à l'été 2002, et j'ai trouvé la toute première pièce de ma collection dans une épicerie de Gaspé – celle où Martin Pominville se cherche une femme. J'étais fasciné par ce document, qui m'apparaissant versifié, et écrit sans trop de formalités graphiques sur une feuille 8 ½ x 11 recyclée (il y a une publicité de produits informatiques imprimée d'Internet à l'arrière).

C'était sept ans avant que j'en fasse une exposition. J'étais étudiant en histoire de l'art et mes désirs d'être artiste étaient encore flous. L'objet me fascinait pour ce qu'il était : un morceau de

réalité, un objet véritable, porteur d'indices et de traces me permettant d'imaginer son auteur, sa vie, sa quête. Je me suis mis à observer plus consciencieusement les babillards que je croisais, là où je passais. J'ai d'abord pensé que les meilleures annonces seraient éparpillées dans des centres d'achats de région, mais je me suis aperçu que parmi les plus étranges que j'aie trouvées, la plupart venait des babillards du centre-ville de Montréal, et plus précisément de l'UQAM, où j'étudiais.

Ce qui me fascinait dans ces annonces c'est l'exercice communicationnel qui tombe à plat, mais aussi la matérialité propre à chacune d'elle. Même si l'annonce de babillard est habituellement un objet pensé en série, le fait d'en trouver un exemplaire – surtout s'il est fait à la main – en fait inmanquablement quelque chose d'unique. L'exception à la règle, ce sont les deux annonces manuscrites et identiques du nudiste qui cherche des amis sur la rue Adam à Montréal : je les ai ramassées à l'épicerie où je faisais mes courses dans Maisonneuve, à une semaine d'intervalle. Dans ce cas, le nudiste les produisait en série. C'est la seule annonce dont je possède deux copies.

### **3. Comment avez-vous procédé à la sélection des petites annonces pour créer votre œuvre?**

Il y a d'abord la sélection première (celle où l'on extrait la matière première), alors que je m'attardais à tous les babillards qui croisaient mon chemin. C'était un jeu de plus en plus compliqué, raffiné, comme je l'ai dit plus haut.

Puis, il y a eu les autres sélections, où j'ai fait des choix en vue des présentations publiques de l'œuvre. La plus importante a été celle en prévision de la première exposition au Centre CLARK en janvier 2009. Lors de ces sélections, très près du *curating*, le jeu consistait à créer un corpus vaste et complexe. Il fallait éviter les doublons, et tâcher de varier les formes, les couleurs, les offres et les quêtes qui allaient constituer l'œuvre. Chaque élément devait être considéré comme le morceau d'un tout, organisé en un système dynamique, avec une infinité de raccordements et de références intrinsèques libres.

Puis, chaque nouvelle exposition est l'occasion de revisiter la collection, de reconsidérer le lot de petites annonces dans mes cartons, avec un recul de plus en plus grand. Occasionnellement, quelques-unes s'y ajoutent, mais c'est de plus en plus rare. Pour l'exposition *EXPOTYPO, L'ABC des arts du texte*, présentée au Centre d'exposition Raymond-Lasnier à Trois-Rivières et commissariée par Sébastien Dulude, j'ai reconsidéré la collection d'un point de vue plus narratif que la simple annonce de babillard, avec des instructions diverses, des messages à des amis laissés sur la rue et des coups de gueule (où l'on dénonce un voleur de buanderie, par exemple). Cette ouverture a amené un nouveau regard sur les limites de cette œuvre, et la version présentée aujourd'hui m'apparaît plus diversifiée que la collection présentée en 2009. À l'époque je considérais cette œuvre comme le trompe-l'œil d'un babillard, dont la somme des éléments offrait à lire quelque chose comme un vaste roman choral disparate, un échantillon de la société québécoise. La version présentée aujourd'hui s'intéresse davantage à l'objet et à sa

matérialité unique : les annonces ne s'enchevêtrent pas, elles sont présentées comme une constellation ; la courte distance entre chacune d'elles contribue à maximiser leur importance, afin qu'on les regarde chacune comme un monde en soi.

- 4. En tant qu'artiste, votre sélection de petites annonces a un effet sur leur statut. Elles passent d'objets banals du quotidien à fragments d'une œuvre d'art. Est-ce que votre démarche considère directement ce changement de statut? Si tel est le cas, est-ce que le changement de statut contribue au discours entourant l'œuvre?**

Sur ce point, je suis tout à fait dans la lignée des ready-mades de Duchamp, un artiste qui a été très important dans mon apprentissage artistique, principalement pour son rapport à l'humour. Chez Duchamp, il y a un élément humoristique derrière chaque ready-made, et c'est un moteur que je mets de l'avant dans la plupart de mes œuvres artistiques et littéraires. Toutes mes collections d'objets ont cette portée humoristique, que la mise en exposition permet. J'aime beaucoup cette posture où l'artiste offre à regarder, à observer, à considérer ce qu'on n'aurait peut-être pas remarqué autrement – de ce point de vue, les œuvres de Richard Prince, Mark Dion et Camille Henrot me semblent d'excellents exemples pour démontrer ce jeu entre l'artiste et le spectateur. Par mon travail autour des objets de la culture populaire, j'offre surtout au spectateur de considérer différemment des objets qu'il connaît déjà, de découvrir une narration ou une poétique propre à un objet dont les spécificités sont convenues (trophées sportifs, livres de cuisine, revues à potins, romans Harlequin, cartes de hockey, etc.), et dont il n'a peut-être pas encore vu le potentiel que j'exploite dans mes œuvres.

La mise en exposition d'objets trouvés opère un changement de leur statut, certes, mais ce changement existe aussi, à mon sens, par leur nombre qui constitue la collection. C'est l'exposition de ces objets en un groupe de spécimens qui donne un véritable sens à mon œuvre. À part quelques annonces que j'ai vendues séparément, parce qu'elles portaient un univers propre très fort, je souhaite plutôt voir le noyau dur de l'œuvre (la collection comme telle) intégrer une collection plus officielle. Toutes mes collections commencent par un moment d'épiphanie, la jubilation du collectionneur dont je parlais plus haut, et pendant que j'accumule des objets, pendant que le collectionnement m'anime (dans le sens le plus littéral du terme), je vis tout ça avec une grande passion envers les objets. Pour chacun d'eux, je me dis, « je l'ai trouvé, c'est à moi », il m'est alors très difficile de considérer l'objet comme un élément qui puisse se vendre ; et puis, avec le temps, je finis par me détacher de ces objets en dormance dans mon atelier, et je me dis qu'ils seraient sans doute mieux préservés dans une réserve de musée.

**5. Pouvez-vous m'en dire davantage sur le titre de votre œuvre, *Les petites annonces – objets poétiques & design vernaculaire*?**

C'est un titre qui date un peu, et qui m'a surpris quand je l'ai lu dans ta question. Je me suis demandé s'il faisait encore sens avec cette collection, l'œuvre dont la forme (qui change perpétuellement) s'arrêtera dans une présentation fixe, le temps de l'expo.

Ce titre est très descriptif, contrairement à ceux de mes livres où je plonge toujours dans le baroque des mots rares, typés ou sensationnels. *Les petites annonces* et *Collection de trophées*, deux œuvres dont la première version a été présentée en 2009, ont ce côté très *deadpan* où je nomme ce que l'œuvre est dans sa forme la plus simple. Or, pour *Les petites annonces*, j'avais ajouté ce sous-titre, d'objets poétiques et de design vernaculaire, parce que je voulais montrer aux spectateurs l'ampleur de la beauté de ces objets, mettre l'accent sur leur complexité, et aussi parce que, pour être franc, j'aime beaucoup les titres longs. Ces papiers trouvés sont d'abord pour moi des ready-mades littéraires, des exercices de communication qui laissent imaginer (entre les lignes) l'histoire de personnages réels. L'aspect design était important aussi, parce que justement, ce sont des objets qui ont un but précis, et une matérialité unique, qui leur est propre, qu'ils réussissent ou non leur dessein communicationnel.

Je nomme le littéraire dans le titre, parce qu'initialement, je voulais que les spectateurs saisissent cette dimension des objets présentés. C'était une manière de m'assurer que tous les spectateurs entendraient l'aspect littéraire de l'œuvre. Je sais que les artistes lisent des livres et que les écrivains visitent les galeries d'art, mais j'ai parfois l'impression qu'entre les deux il y a des zones où ils ne se rencontrent pas. Dans le cas des petites annonces (c'était ma première exposition solo), il me semblait nécessaire de donner cette clé de lectures multiples. Chaque spectateur accroche aux détails qui le fascinent, mais ces objets porteront toujours davantage que ce qu'on peut y voir, ils offrent une infinité de variantes d'histoires que l'on puisse imaginer à partir de traces et d'indices donnés. À titre d'artiste-collectionneur, je me pose ici comme premier regardeur de ces objets.